

EUREKAS !

Dans la série des articles «Différentes formes de réunions» (1), Jean Poitevin évoque cette fois-ci une journée au cours de laquelle des enseignants du second degré ont rendu visite, une demi-journée durant, à des classes élémentaires ou maternelles, qui fonctionnent en pédagogie Freinet. Il analyse les prises de conscience qu'a suscitées cette visite : «Il m'a semblé, écrit-il, qu'au-delà de ce qui se fait ou dit dans une réunion, c'est au niveau du vécu de chacun que se situe l'essentiel. C'est pourquoi j'ai eu recours à des souvenirs personnels et à l'expression libre... Pourquoi nous refuserions-nous ce mode d'expression pour essayer de communiquer cet essentiel qui est d'abord fait de chaleur humaine.»

L'essentiel de l'approche d'une langue est donné, pense J. Poitevin, par la pédagogie de la classe maternelle, l'essentiel de l'organisation d'une classe au second degré aussi.

Cette année-là, le groupe départemental tout entier avait organisé un regroupement de tous les chantiers de travail du coin, primaires et secondaires, sur le bassin d'Arcachon, dans l'air automnal de la mer et des pins.

Le matin, tout le monde était là. On avait décidé d'un programme de travail par groupe et les secondaires devaient se retrouver dans deux commissions, l'une travaillant sur l'organisation coopérative, l'autre sur le travail en ateliers. Les deux ou trois matheux du jour s'étaient je crois isolés dans leur coin avec des travaux de recherche libre d'élèves.

Mais d'abord, on s'était vu. Voir des primaires pour des enseignants du second degré qui ne sont pas des transfuges c'est-à-dire qui n'ont pas connu l'E.N. primaire, et les classes où le maître vit toute la journée avec le même groupe, c'est une expérience, comme disent les anglo-saxons. Il ne faut pas oublier que Freinet était instituteur et que ce que nous faisons dans le secondaire — surtout dans les matières autres que le français — n'est qu'une adaptation des techniques du primaire. Michel Bertrand, l'angliciste, a écrit quelque part qu'il avait appris l'essentiel de son approche de la langue étrangère en regardant travailler des classes maternelles — et je l'ai vérifié pour moi aussi, ce jour-là. Justement nous nous étions regroupés dans une école maternelle et avant d'accueillir les enfants nous nous étions présentés et le travail de la journée avait été réparti. La réunion de coopé, quoi.

Puis les groupes s'étaient formés pour aller visiter des classes au travail. C'est sans doute l'une des plus anciennes formes de réunion dans le mouvement et la plus enrichissante. Certaines de ces classes se trouvaient à plusieurs kilomètres, des cortèges de voitures se formèrent dans la bruine. On devait se retrouver pour le casse-croûte coopératif de midi.

J'avais choisi de regarder travailler une classe de maternelle petite section. Les mômes allaient de-ci, de-là, vaquaient à leurs occupations, répartis dans les divers ateliers selon leurs goûts et les conseils de la maîtresse. Cette très grande liberté était sans doute contagieuse. Les adultes là-dedans engageaient des petites conversations

(1) «Différentes formes de réunions» : *La Brèche* n° 23-24, p. 45 et *La Brèche* n° 25, p. 23.

mondaines, se promenaient d'un coin à l'autre, faisant monter le niveau de bruit et gênant les petits. Ces derniers heureusement étaient olympiens. Ils allaient au boulot comme les sept nains avec un sérieux, un calme, une détermination surprenants. Première leçon : quand un groupe est réellement au travail, rien ni personne ne peut le déranger. Quand on songe aux mille précautions que doit prendre un maître magistral pour que son cours ne soit pas troublé. Jusqu'à faire abattre un grand arbre parce que les oiseaux qui le peuplent distraient les ouailles d'une collègue grincheuse. Mes derniers scrupules à laisser travailler mes élèves en groupe sont levés. Désormais je vais multiplier les séances d'ateliers.

Je m'approche du coin peinture. Plusieurs artistes y préparent de futurs chefs-d'œuvre d'art enfantin. Là aussi toujours le même sérieux. Mais on ne se contente pas de peindre. On parle aussi. Ou plutôt non, ce n'est pas exactement une conversation comme celle des deux charmantes collègues à côté de moi qui feraient mieux de... Non c'est une sorte de psalmodie.

Une phrase que l'on se répète et que l'on modifie légèrement, en revenant souvent à la formulation de départ où je crois discerner un ou deux «gros» mots. Il semble que le petit groupe ait trouvé là un thème d'exploration passionnant. En somme je me trouve devant un exercice structural naturel. Du coup ma pédagogie Freinet s'enrichit d'un volet drôlement important : un maillon manquant. Permettre et organiser le tâtonnement en langue vivante devra donc inclure cette démarche-là : faciliter, provoquer peut-être ces moments de répétition, de ressassement pour permettre tel ou tel fait de langue de se fixer. Comment ? Je songe à des stratégies possibles : fiches ? bandes enregistrées ? jeux de langage ? Mais le fait essentiel qu'il faudra respecter et faciliter le plus possible, il est dans ces trois travailleurs devant moi...

Après le grand brassage du casse-croûte, on discute de ce qu'on a vu ici et là. Jacques parle de son fichier de lecture au C.P. Il explique comment à partir de l'expression libre orale il constitue pour chaque élève un livret où apparaissent les principales graphies de base... Je repense à mes structures de langue étrangère. La démarche pourrait être la même pour arriver à un fichier structural. Je vais en écrire deux mots à Jean-Charles, dans la Creuse, il y a peut-être réfléchi. A Michel de Sainte-Maure aussi.

Ainsi la réflexion-recherche-pratique avance.

Aujourd'hui, parce que trois mômes de la petite section et un collègue du C.P. ont dit des choses qui ont trouvé en moi un écho, je ressens cette impression de bien-être d'un Archimède dans son bain. Les autres camarades secondaires ne semblant pas avoir trouvé grand chose à cette rencontre avec des gens d'un autre monde. Est-ce qu'ils étaient venus chercher ?

Jean POITEVIN

Articles parus dans *La Brèche* n° 30, juin 77.

